

**MIAMI, METROPOLE-CARREFOUR DES AMERIQUES.**  
**Réflexions à partir de l'expérience migratoire haïtienne**

Cédric AUDEBERT  
*Géographe, Chargé de recherche au CNRS*  
*UMR MIGRINTER (CNRS/université de Poitiers)*

*Problèmes d'Amérique Latine*, n° 96-97, pp. 105-121.

DOI : <https://doi.org/10.3917/pal.096.0105>

**Résumé**

L'article explore la notion de ville-carrefour à partir du contexte métropolitain de Miami, et de l'articulation de ses territoires ethniques avec les champs et systèmes de migration sur lesquels la ville fonde son rayonnement international. Miami est analysée comme une ville-interface multiculturelle nourrie par la mondialisation migratoire. Dans ce cadre, l'espace résidentiel et marchand haïtien se structure en lien avec la fonction de lieu-support et d'espace-relais qu'il joue dans le développement des réseaux transnationaux à l'échelle de la diaspora haïtienne et du bassin caribéen.

**Abstract**

*The article explores the notion of 'hub city' based on the case of metropolitan Miami, and the connection of its ethnic neighborhoods with the migration fields and systems upon which the city has built its international influence. Miami is conceptualized as a multicultural interface city fuelled by migration globalization. Within this framework, the residential and business territorialization of Miami's Haitian community is analyzed in relation with its role as a base and connecting hub for the development of transnational networks in the Haitian diaspora and the Caribbean basin.*

## Introduction

Façonnée par une immigration essentiellement européenne pendant plus de trois siècles, la société étasunienne est dynamisée depuis un demi-siècle par des flux dont l'origine et la composition se sont remarquablement complexifiées à la faveur d'une législation migratoire plus ouverte et de l'activation de solides réseaux transnationaux. Les Etats-Unis demeurent à ce titre un riche laboratoire d'étude des relations interculturelles et de leur spatialisation dans des métropoles inscrites dans la mondialisation économique et culturelle. Dans le contexte des mutations spatiales contemporaines de l'activité économique étasunienne et d'une relative redistribution de la richesse et des emplois au profit des façades caraïbe, mexaméricaine et pacifique du pays, les villes-interfaces de Floride, de Californie ou du Texas se sont affirmées comme des portes d'entrée migratoires de premier plan.

Aux portes de la Caraïbe, Miami en particulier est devenue un lieu singulier de co-présence de populations issues des diverses aires culturelles de la Caraïbe, avec des implications sur le renouvellement de la lecture spatiale que le géographe peut avoir des recompositions sociales et de la construction de l'altérité dans la ville mondialisée. Les qualificatifs mis en débat dans l'analyse de la métropole floridienne pour saisir ses transformations contemporaines et sa fonction de ville-interface – *city on the edge*<sup>1</sup>, *paradigmatic city*<sup>2</sup>, *city of the future*<sup>3</sup>, capitale du bassin caraïbe<sup>4</sup>, etc. – témoignent du potentiel de renouvellement de la réflexion qu'elle porte dans le champ des études urbaines et de la mondialisation. La réflexion exploratoire que je propose sur la notion de ville-carrefour<sup>5</sup>, dans un dialogue entre le champ des études migratoires et celui des études urbaines, pense le contexte métropolitain de Miami en étroite imbrication avec les champs et systèmes de migration sur lesquels la ville fonde son rayonnement international. La spatialité des groupes migrants étudiés est ici considérée dans une perspective globale.<sup>6</sup>

L'expérience migratoire haïtienne semble tout à fait éclairante dans la réalisation de ce dessein. Dans le contexte culturel singulier de Miami, les Haïtiens constituent une triple minorité, en tant que noirs, mais aussi en tant que non anglophones au sein d'une catégorie raciale noire majoritairement anglophone ayant pour cadre normatif la culture *african american*, et en tant que non hispanophones dans une métropole désormais majoritairement hispanique. La singularité culturelle des Haïtiens dans le contexte multiethnique de Miami et leur expansion démographique et spatiale remarquable dans la ville depuis les années 1970 en font l'une des rares populations migrantes dont la présence contribue à relativiser la domination culturelle, économique et politique locale de la communauté cubaine.

---

<sup>1</sup> A. Portes et A. Stepick, *City on the edge : the transformation of Miami*, Berkeley, University of California Press, 1993.

<sup>2</sup> J. Nijman, « The paradigmatic city », *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 90, n° 1, 2000, pp. 135-145.

<sup>3</sup> T.D. Allman, *Miami : City of the future*, New York, Atlantic Monthly Press, 1987.

<sup>4</sup> C. Girault, « Miami, capitale du bassin caraïbe ? », *Mappemonde*, n° 72, 2003, pp. 29-33.

<sup>5</sup> Notion que j'avais initialement convoquée dans C. Audebert, « Miami, porte d'entrée de la Caraïbe aux Etats-Unis », in Géode Caraïbe (dir.), *La question de la terre dans les colonies et départements français d'Amérique 1848-1998*, Paris, Karthala, 2000, pp. 375-418. Le thème de la ville-carrefour a été récemment développé par V. Jolivet dans son travail de thèse. Voir Violaine Jolivet. *Miami la Cubaine ? Pouvoir et circulation dans une ville carrefour entre les Amériques*. Université Panthéon-Sorbonne – Paris I, 2010. Disponible sur [https://hal.archives-ouvertes.fr/tel-00558080/PDF/ThA\\_se\\_v.\\_jolivet.pdf](https://hal.archives-ouvertes.fr/tel-00558080/PDF/ThA_se_v._jolivet.pdf)

<sup>6</sup> Au sens où je la théorise dans le volume scientifique de mon habilitation à diriger des recherches *La métropolisation des espaces migratoires : Une lecture géographique du lien entre globalité et localité*, Université de Poitiers, 2014.

Le rapport à l'espace que les Haïtiens de Miami ont développé depuis quatre décennies permet de prendre la mesure des dimensions à la fois globale et locale de la métropole-carrefour, en tant que lieu d'organisation et de structuration des espaces migratoires réticulaires, et lieu de co-présence et d'interaction entre les composantes ethno-culturelles qui l'animent. A partir d'un cadre contextuel appréhendant Miami comme une ville-interface multiculturelle nourrie par la mondialisation migratoire dans les Amériques, l'analyse à venir se propose de montrer comment la structuration locale d'un territoire résidentiel et marchand haïtien s'est opérée en lien avec la fonction de lieu-support et d'espace-relais qu'il a joué dans le développement des réseaux transnationaux à l'échelle de la diaspora haïtienne et du bassin caribéen.

### **Des villes-interfaces étasuniennes au cœur de la mondialisation migratoire**

Les États-Unis restent à la fois l'un des principaux espaces d'impulsion de la mondialisation économique et culturelle et le principal pôle récepteur des flux migratoires internationaux, deux dynamiques qui au cours des 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles ont opéré en étroite relation dans la manière dont elles ont façonné l'espace migratoire mondialisé de ce pays. La dynamique de l'origine géographique des flux migratoires vers les États-Unis et leur orientation régionale est en effet autant liée aux intérêts géopolitiques et géoéconomiques et à l'influence culturelle croissante de Washington – en Asie orientale, en Amérique latine et dans le bassin caribéen notamment – qu'à l'évolution d'une législation migratoire de ce pays de plus en plus ouverte à l'immigration extra-européenne au cours de la seconde moitié du 20<sup>e</sup> siècle.

Le pays concentre actuellement 20 % de l'immigration à l'échelle planétaire, soit environ 50 millions d'individus.<sup>7</sup> Les principales sources de l'immigration y sont des zones géographiques dont les liens historiques avec les États-Unis – investissements et liens commerciaux étroits, interventions militaires majeures, influence culturelle sur le long terme, etc. – ont généré un contexte local propice à la mise en place de connexions transnationales privilégiées et de réseaux migratoires pérennes. Au cours de la seconde moitié du 20<sup>e</sup> siècle, l'Amérique latine et la Caraïbe, puis l'Asie orientale et du Sud sont devenues les sources principales des flux, en particulier à la suite de la loi de 1965 (*Immigration and Nationality Act*) qui a conforté le développement des réseaux migratoires via le regroupement familial. Trois immigrés sur quatre en sont aujourd'hui originaires.<sup>8</sup>

Les villes-interfaces étasuniennes, ces métropoles au rôle international stratégique au sein des façades atlantique, caribéenne et pacifique de l'Amérique du Nord, incarnent la fonction centrale des États-Unis dans la mondialisation économique, culturelle et migratoire, par leur rayonnement géoéconomique à l'échelle méta-régionale voire planétaire et la polarisation migratoire qu'elles exercent sur les régions du monde précitées. Les villes-interfaces, en tant que lieux-relais puis centres de commandement de l'influence internationale des États-Unis, ont joué un rôle majeur dans ces dynamiques géopolitiques, économiques et culturelles. L'organisation à l'échelle planétaire des réseaux étasuniens géostratégiques, marchands, financiers et logistiques s'est opérée à partir des villes-interfaces abritant fonctions de commandement et infrastructures de transport et de communication permettant le contrôle et la densification des échanges avec le reste des Amériques et l'Asie orientale. Ces métropoles mondialisées se sont muées en véritables interfaces marchandes et culturelles entre les États-Unis et ces régions du monde, et ont polarisé en retour une part importante de leurs flux migratoires.

---

<sup>7</sup> Source : Base de données migratoire de la Banque mondiale, 2013.

<sup>8</sup> Source : U.S. Department of Homeland Security, Yearbook of Immigration Statistics 2013, Supplemental Table 2.

La répartition géographique régionale des flux d'immigration révèle l'importance centrale de ces métropoles dans le dispositif, comme en témoignent les trois principales portes d'entrées du pays – New York, Los Angeles et Miami. Sur la façade atlantique, New York peut être définie comme une interface métropolitaine mondialisée à recrutement migratoire diversifié ouverte tant sur l'Asie orientale et du Sud que sur l'Europe et le reste des Amériques (170 000 immigrants par an). Sur la façade pacifique, Los Angeles est une interface mondialisée à recrutement bipolarisé principalement en lien avec l'Asie orientale d'une part – la métropole accueille notamment des flux conséquents d'originaires de Chine, des Philippines, du Viêt-Nam et de Corée – et le Mexique et l'Amérique centrale d'autre part (80 000 immigrants par an).<sup>9</sup>

Aux portes de la Caraïbe, la singularité de Miami réside dans sa situation d'interface métropolitaine en lien avec le bassin caribéen et plus largement l'Amérique latine, dont les originaires constituent l'essentiel des 70 000 immigrants qu'accueille chaque année la métropole.<sup>10</sup> Les relations géopolitiques et géoéconomiques qu'elle a développées avec ces régions proches ont eu des effets remarquables sur l'origine des flux d'immigration et sur la transformation démographique de la ville au cours des dernières décennies. Ses minorités ethno-culturelles issues de l'immigration contemporaine sont rapidement devenues majoritaires au sein de la population locale. Les populations néo-immigrantes afro-caribéennes (haïtiennes mais aussi anglophones) et hispano-caribéennes présentes en grand nombre y cohabitent avec une minorité noire étasunienne traditionnelle au poids démographique relatif toujours important.

### **Miami, une ville-interface dans les Amériques**

Dans ce contexte géoéconomique glocal structurant en grande partie la géographie métropolitaine des Etats-Unis, la spécificité de Miami réside donc dans la fonction d'interface qu'elle a développé avec la Caraïbe et plus largement avec l'Amérique latine depuis un siècle.

Au cours du XXe siècle, et en particulier au moment de la Guerre froide, le gouvernement fédéral a assigné à Miami un rôle géostratégique de premier plan dans le bassin caribéen : avant-poste militaire et camp d'entraînement de la CIA, la ville a ensuite été érigée en « vitrine du capitalisme » dans une région sous haute tension.<sup>11</sup> La communauté cubaine anti-castriste accueillie à bras ouverts a, dans ce contexte, bénéficié de toutes les conditions favorables – légales, politiques, économiques – pour pouvoir devenir la clef de voûte de cette interface entre les deux Amériques. Dans le contexte de la nouvelle division internationale du travail des années 1960 et 1970 déplaçant le centre de gravité de l'activité économique du Nord-Est vers l'Ouest et le Sud des Etats-Unis, Miami est devenue pour la Caraïbe et l'Amérique latine la ville-interface que Los Angeles et San Francisco étaient par rapport au Mexique, à l'Amérique centrale et à une partie de l'Asie orientale.

La notion de « porte d'entrée » migratoire développée dans la deuxième moitié des années 1990<sup>12</sup> m'a paru *a posteriori* limitée car elle ne prenait en compte la métropole que dans sa fonction de polarisation des flux Sud-Nord, sans s'intéresser aux dynamiques historiques contextuelles Nord-Sud qui les avaient rendu possibles. J'y ai donc substitué celle de « ville-interface » pour signifier que les mouvements s'opéraient dans les deux sens, que les deux types

---

<sup>9</sup> U.S. Department of Homeland Security, *op.cit.*

<sup>10</sup> *Idem.*

<sup>11</sup> A. Portes et A. Stepick, *City on the edge : the transformation of Miami*, *op.cit.* ; R. Grosfoguel, « Migration and geopolitics in the Greater Antilles : From the cold war to the post-cold war », *Review*, vol. 20, n°1, 1997, pp. 115-145.

<sup>12</sup> C. Audebert, « Miami, porte d'entrée de la Caraïbe aux Etats-Unis », *op.cit.*

de dynamiques se nourrissaient mutuellement, et que Miami était le lieu où elles étaient connectées, impulsées et organisées.

Une telle approche prend en compte divers éléments sur lesquels repose la fonction stratégique et le rayonnement international de Miami. Le premier élément est la présence d'infrastructures logistiques internationales (aéroports, ports, entrepôt, information et communication) dont les réseaux connectent la ville avec l'espace méta-régional et dont le rayonnement explique la forte polarisation des échanges internationaux.<sup>13</sup> Le second élément réside dans la capacité de la métropole à maintenir dans le temps une fonction géopolitique et diplomatique à travers la présence de consulats, de chambres de commerce binationales et la tenue de conférences interétatiques ayant une portée décisive sur l'évolution géoéconomique méta-régionale ou continentale (le projet de Zone de libre échange des Amériques fut lancé à Miami en 1994).<sup>14</sup> Les deux premiers éléments relevant plutôt de la sphère interétatique, fondent un troisième critère, relevant du champ d'action transnational : la mutation de la ville en centre de commandement méta-régional pour les firmes multinationales.<sup>15</sup>

La forte polarisation des échanges caribéens et latino-américains par Miami en fait l'interface métropolitaine la plus internationalisée des Etats-Unis, devant l'interface avec l'Asie orientale que représente Los Angeles : par Miami transite 45 % de la valeur des exportations du pays vers l'Amérique latine et 20 % des importations étasuniennes de cette région. Le secteur logistique international constitue une véritable locomotive pour l'économie métropolitaine, avec 14 % du PIB local et 138 000 emplois dans l'activité des entrepôts et le commerce de gros.<sup>16</sup> La polarisation de l'activité marchande et productive caribéenne par Miami entre actuellement dans une nouvelle étape, celle de la création d'une zone commerciale internationale dans la ville (FTZ-281). La réduction des droits de douane à l'importation sur le marché étasunien et surtout l'exemption de ces droits pour l'exportation de produits finis vise à doper l'industrie manufacturière locale et les activités d'entrepôt et d'import-export, en encourageant la transformation sur place de produits bruts ou semi-finis importés de la Caraïbe et à les réexporter à moindre coût.

La fonction d'interface géopolitique, géoéconomique et logistique de Miami à l'échelle des Amériques constitue le cadre contextuel essentiel pour comprendre la remarquable polarisation que la métropole a exercée sur les flux migratoires de la Caraïbe et de l'Amérique latine, et la mosaïque ethno-culturelle qui en a été le résultat.

### **Polarisation migratoire et mosaïque ethno-culturelle**

La convocation successive des notions de porte d'entrée migratoire et de ville-interface permet de proposer une approche intégrée dont l'intérêt est la prise en compte simultanée des différentes échelles d'analyse de la dimension internationale de Miami : de celle de sa fonction de *global city* déjà évoquée à celle, locale, de la co-présence et de l'interaction entre ses divers

---

<sup>13</sup> L'aéroport de Miami est le premier du pays (et le 10<sup>e</sup> mondial) pour le fret international, et le deuxième pour le transport international de passagers derrière New York JFK, et grâce à 70 liaisons directes avec le Sud du continent – dont la moitié avec le bassin caribéen – cette métropole-carrefour polarise à elle seule 80 % de la valeur des échanges marchands aériens entre les Etats-Unis et l'Amérique latine.

<sup>14</sup> Une cinquantaine de consulats étrangers (troisième concentration consulaire du pays) et un nombre impressionnant de chambres de commerce binationales s'y sont installés.

<sup>15</sup> Une grande part du millier de firmes transnationales présentes à Miami y ont développé leur centre d'opérations caribéennes et latino-américaines, notamment dans les secteurs logistique (FedEx), informatique (Hewlett Packard), médiatique (Discovery Latin America, HBO Latin America), ou énergétique (Exxon Mobil InterAmerica).

<sup>16</sup> Global Cities Initiative, *A statewide roundtable : Goods movement & the global economy*, Miami, Brookings Metropolitan Policy Program, 2012.

groupes ethno-culturels. Largement redevable des connexions étroites de la ville avec la Caraïbe et l'Amérique latine tissées tout au long du 20<sup>e</sup> siècle, l'immigration contemporaine à Miami a constitué le moteur principal des mutations démographiques, culturelles et sociales locales.

L'« hispanisation »<sup>17</sup> de la population de Miami-Dade se traduit depuis un demi-siècle par l'appropriation d'une portion de plus en plus conséquente de l'espace urbain. De 5 % en 1960 et 36 % en 1980, le poids relatif des Hispaniques est passé à 57 % en 2000 et représentait environ 65 % des 2,5 millions d'habitants en 2010 selon le bureau fédéral du recensement.<sup>18</sup> Depuis une quinzaine d'années, les natifs de l'étranger représentent de manière continue plus de la moitié de la population locale, témoignant de la permanence du renouvellement des flux migratoires. Deux grandes phases historiques peuvent être distinguées dans le développement de l'immigration latino-américaine à Miami : l'arrivée de plus de 400 000 Cubains de 1959 au milieu des années 1970 ; puis la diversification de la population hispanique avec l'arrivée d'autres populations à partir des années 1970 (Nicaraguayens, Honduriens, Colombiens, Péruviens, Vénézuéliens notamment) ayant eu pour effet de renforcer la présence latino-américaine dans les secteurs déjà appropriés par les Cubains et de l'étendre à d'autres secteurs.<sup>19</sup> Le territoire résidentiel hispanique constitue désormais les deux-tiers de l'espace métropolitain.<sup>20</sup>

L'arrivée continue de populations hispanophones de la Caraïbe a modifié la hiérarchie ethnique métropolitaine de Miami. La segmentation socio-économique et résidentielle classique Blancs/Noirs a laissé place à une distinction Blancs/Hispaniques/Noirs où les Latino-Américains (au premier rang desquels les Cubains qui représentent le tiers de la population de la ville) ont rapidement pris l'avantage numérique sur les Noirs non hispaniques. Sur le plan géographique, cela s'est traduit par la possibilité pour les Hispaniques d'une expansion plus rapide et plus large dans les quartiers plus favorisés et peu accessibles aux Noirs. On a alors assisté dès les années 1960 à une reproduction de la ségrégation résidentielle que les Noirs connaissaient sous d'autres formes auparavant. Cette expansion accélérée a constitué en effet une nouvelle limite à l'expansion résidentielle des Noirs à Miami au moment même où, dans d'autres villes nord-américaines, le contexte de déségrégation leur donnait pour la première fois la possibilité d'élargir substantiellement leur espace.<sup>21</sup> La segmentation ethnique de l'espace limite au quart nord-ouest de l'agglomération l'éventail des choix résidentiels de l'essentiel des Noirs, donc des nouveaux arrivants haïtiens qui ont plutôt pour voisins des populations noires caribéennes et états-uniennes.<sup>22</sup>

Une autre singularité de la métropole sud-floridienne a trait à la présence historique de communautés noires cohabitant avec une importante communauté afro-antillaise – estimée à 530 000 individus dans l'agglomération de Miami-Fort Lauderdale-West Palm Beach.<sup>23</sup> Étant donné son ampleur dans ces métropoles, l'immigration caribéenne a considérablement pesé sur l'évolution démographique de la population noire locale et sur les relations entre noirs « natifs » et noirs immigrés. C'est en Floride du Sud que le poids relatif des Caribéens a connu la

---

<sup>17</sup> T.D. Boswell, *The cubanization and hispanicization of metropolitan Miami*, Miami, Cuban American National Council, 1994.

<sup>18</sup> Source : U.S. Census Bureau, Census of Population and Housing, recensements décennaux correspondants.

<sup>19</sup> U.S. Department of Homeland Security, *op.cit.*

<sup>20</sup> T.D. Boswell, *op.cit.*

<sup>21</sup> A. Portes et A. Stepick, *City on the edge : the transformation of Miami*, *op.cit.* ; R.A. Mohl, « The settlement of Blacks in South Florida », in T.D. Boswell (ed.), *South Florida : the winds of change*, Miami, Association of the American Geographers, 1991, pp. 112-139.

<sup>22</sup> C. Audebert, *L'insertion socio-spatiale des Haïtiens à Miami*, Paris, L'Harmattan, 2006.

<sup>23</sup> Source : U.S. Census Bureau, 2009-2013 5-Year American Community Survey.

croissance la plus spectaculaire : ils représentent désormais entre le tiers (Miami) et la moitié (Fort Lauderdale) de la population noire locale.<sup>24</sup> Ce contexte local particulier, comparable à nul autre aux Etats-Unis (sauf peut-être à celui de certains quartiers de New York), s'avère particulièrement attractif pour les immigrants haïtiens dont les réseaux familiaux transnationaux sont pleinement actifs.<sup>25</sup> A Miami-Dade et dans le comté de Palm Beach plus au nord, où les Haïtiens représentent 60 % de la population antillaise non hispanique, la culture créole – centrale dans la structuration du cadre familial, religieux et associatif – occupe une place importante dans la vie sociale des nouveaux venus et constitue le socle identitaire de la structuration spatiale de leur communauté et de la résistance des immigrés à l'assimilation à la culture noire états-unienne.

Le poids démographique absolu et relatif remarquable des populations antillaises en Floride du Sud en fait des lieux d'un intérêt particulier pour la mise en perspective de l'insertion spatiale et socio-économique de ces immigrés noirs avec celle des autres composantes de la population locale. Le cadre de l'installation des immigrants haïtiens s'en est trouvé notablement affecté et fait de la Floride du Sud un contexte culturel, économique et social unique par rapport au reste des Etats-Unis. La transition sociale et ethno-raciale des espaces résidentiels accueillant de plus en plus de Noirs de diverses classes sociales d'origine tant locale que caribéenne en fait des niches favorables à l'installation des Haïtiens et ouvre ainsi l'éventail de leurs choix résidentiels. Elle permet de rendre compte du développement de l'espace résidentiel haïtien aux marges des quartiers noirs étasuniens dans le nord-est de l'agglomération de Miami-Dade.

### **De Little Haiti à North Miami : la structuration d'un territoire haïtien bipolarisé**

Les prémisses de la constitution d'une communauté spatialisée haïtienne dans les quartiers centraux paupérisés de Miami datent du milieu des années 1970, à la faveur des premières vagues de *boat people* de grande ampleur arrivant des Bahamas et d'Haïti. A cette époque, les Haïtiens installés à l'origine dans les quartiers noirs de Liberty City et Buena Vista West ont commencé à développer leur propre espace résidentiel dans la zone d'Edison-Little River, la future Little Haiti. La pression migratoire liée à l'arrivée de 50 000 à 70 000 Haïtiens par bateau en Floride durant la seconde moitié de la décennie et jusqu'à 1981<sup>26</sup> en fait un groupe particulièrement visible au sein de la population noire et rend compte en partie de la dynamique de concentration résidentielle qui se développe autour des centres communautaires sociaux et religieux d'Edison-Little River – l'on recense plus de 20 000 d'entre eux dans ce quartier en 1982.<sup>27</sup>

Dans le contexte de déségrégation des années 1970 et du début des années 1980, le départ des classes ouvrières blanches anglo-saxonnes lié à l'installation des premières familles noires venues des ghettos voisins permettent aux nouveaux arrivants haïtiens de trouver à Edison des logements bon marché proches des zones d'emploi peu qualifiés du secteur manufacturier, de l'hôtellerie, de la restauration, du commerce de détail et des services à la personne. La législation migratoire fédérale de 1986 (*Immigration Reform and Control Act*) ouvrant la possibilité d'accès à la résidence permanente à des dizaines de milliers d'Haïtiens de Miami

---

<sup>24</sup> Source: U.S. Census Bureau, 2011-2013 3-Year American Community Survey.

<sup>25</sup> C. Audebert, « Immigration et insertion urbaine en Floride : le rôle de la famille transnationale haïtienne », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 20, n° 3, 2004, pp. 127-146.

<sup>26</sup> A. Stepick, « Haitian boat people : a study in the conflicting forces shaping U.S. immigration policy », *Law and Contemporary Problems*, vol. 45, n° 2, 1982, pp. 163-196.

<sup>27</sup> R. Ladner et al., *Demography, social status, housing and social needs of the Haitian population of Edison-Little River*, Coral Gables, University of Miami, 1983 ; Y. Deckelbaum, *Little Haiti : the evolution of a community*, M.A. thesis, non publiée, Boca Raton, Florida Atlantic University, 1983.

permet de fait de consolider dans un cadre légal et pérenne les logiques de regroupement familial à l'œuvre dans la communauté.

Face à la surpopulation croissante du quartier, les Haïtiens opèrent une mobilité résidentielle de grande ampleur à partir de la seconde moitié des années 1980 vers les banlieues aisées majoritairement blanches non hispaniques de Miami Shores et North Miami. Au cours des années 1990, leur territoire d'installation s'étend davantage en périphérie, à North Miami Beach et Golden Glades aux limites nord du comté de Miami-Dade. L'expansion de l'espace résidentiel des Haïtiens dans le nord de la métropole coïncide avec le départ en grand nombre des populations blanches anglo-saxonnes présentes de longue date dans la zone. Cette mobilité résidentielle avec acquisition de logement se fonde autant sur le développement des systèmes de tontine à grande échelle que permet entre autres le regroupement familial (*sistem sòl*) que sur des logiques classiques d'ascension sociale. Ainsi, outre le quartier de Little Haiti, un second espace d'implantation haïtienne – moins compact, plus étendu – se dessine dans les banlieues de Miami, dessinant une géographie résidentielle bipolarisée.

Quoique les deux dernières décennies aient été celles d'une paupérisation croissante de North Miami au fur et à mesure que de nouveaux espaces résidentiels y étaient ouverts aux familles haïtiennes et afro-antillaises, la genèse de *suburbs* haïtiennes à Miami a traduit une nette différenciation sociale avec l'enclave ethnique paupérisée de Little Haiti. Les familles haïtiennes s'installant à North Miami se caractérisent par un niveau de vie supérieur à celui de la moyenne de leurs compatriotes de Little Haiti. La concentration haïtienne de North Miami acquiert une dynamique propre et développe des formes géographiques résidentielles et marchandes spécifiques, qui diffèrent de celles de l'*inner city*. Dans le détail, North Miami et ses environs accueillent des Haïtiens d'une diversité de couches sociales plus affirmée que dans l'enclave de Little Haiti, révélant une stratification sociale interne au groupe qui s'incarne dans la différenciation de l'espace au sein de cette concentration ethnique suburbaine (tableau 1).

Tableau 1. Profil social des Haïtiens de Little Haiti et de l'*ethnoburb* de Miami : 2010

	Effectif des Haïtiens	% propriétaires	Revenu médian des ménages	Taux de pauvreté des individus (%)
Little Haiti	17 451	21	21 800	39
North Miami	22 944	39	30 450	31
North Miami Beach	9 807	54	36 400	21
Golden Glades	13 085	50	37 700	23

Source : US Census Bureau, ACS 2006-2010.

La constitution de l'espace résidentiel des Haïtiens s'est accompagnée de la structuration progressive d'un entrepreneuriat ethnique au cours des quatre dernières décennies. Face aux difficultés récurrentes auxquelles doivent faire face les Haïtiens pour intégrer le marché de l'emploi (qualifications professionnelles, statut légal, permis de travail, discrimination à l'embauche), certains se sont orientés vers un auto-entrepreneuriat pour l'essentiel de petite taille et orienté vers les besoins spécifiques d'une communauté à faible pouvoir d'achat<sup>28</sup>. Son expérience diffère du modèle de l'économie ethnique cubaine de Miami et de celle des Chinois de Californie, qui fournissent un emploi à une grande partie de la communauté et où les

<sup>28</sup> A. Stepick, « The business community of Little Haiti », *Occasional Papers Series Dialogue n° 32*, Miami, Latin American and Caribbean Center, Florida International University, 1984.



travailleurs indépendants, les fournisseurs, les porteurs de capitaux, les employeurs et les employés appartiennent au même groupe culturel d'origine<sup>29</sup>.

L'économie ethnique haïtienne s'est avant tout développée à partir des interstices économiques qu'a offert la société d'installation et à partir de la demande de la clientèle haïtienne. Il est vrai que les entrepreneurs haïtiens n'ont pas bénéficié de conditions aussi favorables à leur arrivée à Miami que les Cubains qui, outre leur capital de départ conséquent et leur formation initiale, ont bénéficié d'aides fédérales colossales et d'un avantage culturel indéniable au moment où Miami commençait à s'imposer comme une interface marchande, logistique et financière majeure avec l'Amérique latine<sup>30</sup>. L'entrepreneuriat immigré haïtien reste marqué par un faible apport en capital et une intégration limitée aux réseaux formels de financement (grandes banques) que tente de pallier une forte solidarité au sein de la famille élargie via notamment le *sistem sòl* déjà évoqué dans les stratégies de mobilité résidentielle.

A la différence de l'expérience de leurs voisins cubains de Little Havana ou Hialeah, les logiques d'expansion spatiale marchande des Haïtiens de Miami n'incarnent pas une consolidation de l'implantation spatiale ou d'activités autour de « niches » entrepreneuriales liées à une mobilité sociale généralisée des entrepreneurs, mais reposent sur le développement de marchés ethniques liés à l'expansion démographique haïtienne dans la ville. Autrement dit, la géographie marchande haïtienne évolue en fonction de la géographie résidentielle de la communauté, à travers une implantation au plus près de la clientèle. Les logiques spatiales traduisent la multiplication des commerces dans les mêmes secteurs d'activité et les mêmes lieux, aboutissant à une rude concurrence au sein du groupe et à un affaiblissement de leur position. Les salons de coiffure, les restaurants, les entreprises de multi-services, les laveries, les garages et le transport de personnes restent depuis plusieurs décennies les principales activités des petits entrepreneurs en diaspora (tableau 2).

La bipolarisation résidentielle de la communauté haïtienne de Miami (Little Haiti/North Miami) se double d'une bipolarisation de sa géographie marchande. L'économie ethnique de North Miami s'est ainsi développée à partir des années 1990, alors que le quartier de Little Haiti concentrait encore l'essentiel de cet entrepreneuriat – quelques centaines de commerces haïtiens. La concentration marchande suburbaine n'a cessé de se développer depuis, tandis que la concentration commerciale originelle et dominante de Little Haiti s'est stabilisée et même contractée à partir des années 2000. Au début des années 1990, les services professionnels ont contribué à dynamiser l'entrepreneuriat à North Miami. L'ascension sociale d'une partie des migrants et le niveau de formation en nette progression des secondes générations a aussi permis le développement des assurances, des cabinets d'avocats, des agences immobilières, de même que la structuration de nouveaux médias communautaires. Mais sur le long terme, le faible capital financier et social de l'essentiel des entrepreneurs haïtiens et leur dépendance vis-à-vis d'un marché ethnique au faible pouvoir d'achat a limité le développement et la diversification de l'économie haïtienne dans cette *suburb*. Avec le temps, celle-ci s'est de plus en plus apparentée à une duplication de l'économie ethnique de Little Haiti.

---

<sup>29</sup> K. Wilson et A. Portes, « Immigrant enclaves : an analysis of the labor market experiences of Cubans in Miami », *American Journal of Sociology*, vol. 86, 1980, pp. 295-319 ; A. Portes and S. Shafer, « Revisiting the Enclave Hypothesis: Miami Twenty-five Years Later », in M. Ruef, M. Lounsbury (ed.) *The Sociology of Entrepreneurship*, Bingley, Emerald Group Publishing Ltd, 2007, pp. 157-190 ; M. Zhou, *Contemporary Chinese America : Immigration, ethnicity and community transformation*, Philadelphia, Temple University Press, 2009.

<sup>30</sup> A. Portes et A. Stepick, *City on the edge : the transformation of Miami*, op.cit.

Tableau 2. Commerces haïtiens de Little Haiti et North Miami selon le type d'activité (2009)

Type d'activité	Little Haiti	%	North Miami	%	Total	%
Salons de coiffure	46	17,3	63	30,6	109	23,1
Restaurants et pâtisseries	28	10,6	21	10,2	49	10,4
Entreprises de multi-services	24	9	25	12,1	49	10,4
Laveries	18	6,8	11	5,3	29	6,2
Supermarchés et épiceries	19	7,2	10	4,9	29	6,2
Garages	21	7,9	4	1,9	25	5,3
Commerces de vente au détail	17	6,4	6	2,9	23	4,9
Disquaires	10	3,8	12	5,8	22	4,7
Botanicas	14	5,3	2	1	16	3,4
Maisons de transfert d'argent	7	2,6	7	3,4	14	3
Prêt-à-porter	6	2,3	7	3,4	13	2,8
Médecins	10	3,8	2	1	12	2,6
Tailleurs	6	2,3	4	1,9	10	2,1
Electronique : réparation-revente	2	0,8	5	2,4	7	1,5
Services télécommunications	4	1,5	1	0,5	5	1
Photographes	4	1,5	1	0,5	5	1
Services paramédicaux	3	1,1	2	1	5	1
Autres activités	26	9,8	23	11,2	49	10,4
<b>Total</b>	<b>265</b>	<b>100,0</b>	<b>206</b>	<b>100,0</b>	<b>471</b>	<b>100,0</b>

Source : données personnelles, recensement des commerces ethniques haïtiens de Miami-Dade, juin 2009.

### La dimension transnationale de Little Haiti : un 'sous-hub' dans la ville mondialisée

Au cours des quarante dernières années, le centre de gravité résidentiel et marchand – mais aussi politique – de la communauté haïtienne de Miami s'est déplacé vers les zones suburbaines du nord de Miami, une dynamique spatiale dont témoigne le déclassement progressif de l'enclave ethnique originelle au profit de North Miami. Si l'enclave traditionnelle de Miami (Edison-Little River) demeure un pôle important de l'activité marchande, religieuse, et culturelle haïtienne, elle n'en a plus le monopole. Avec 40 % de la population haïtienne de Miami, la communauté suburbaine organisée autour de North Miami, North Miami Beach et Golden Glades constitue désormais l'autre épice de la migration en Floride du Sud.<sup>31</sup> Les représentations collectives locales l'identifient à une nouvelle « Little Haiti », plus moderne, plus diversifiée socialement et autant ouverte sur les réseaux transnationaux que l'enclave ethnique originelle de l'*inner city*. C'est donc l'ensemble de ces secteurs, centraux et suburbains, historiques et plus récents, qu'il convient de considérer pour saisir la transnationalité des quartiers haïtiens de Miami.

Loin d'être repliés sur eux-mêmes, ces espaces se nourrissent en permanence des champs migratoires transnationaux et des réseaux diasporiques auxquels ils sont intégrés. A partir des grandes vagues migratoires maritimes de ruraux pauvres venus du Nord-Ouest d'Haïti et de réémigrants ayant transité par les Bahamas dans les années 1970 et 1980, un puissant champ migratoire s'est constitué et a alimenté la genèse et la consolidation de la communauté de Little Haiti. L'ensemble de l'espace transnational parcouru et pratiqué par les migrants s'est

<sup>31</sup> Source : U.S. Census Bureau, *Census of Population and Housing*, Summary File 3.

progressivement structuré en réseaux organisant la migration d'individus entre Haïti, les Bahamas et la Floride.

La législation migratoire qui a permis la stabilisation de la présence haïtienne à partir de 1986 a favorisé la consolidation des réseaux familiaux, économiques, culturels et religieux et la mise en place d'une circulation migratoire au sein de cet espace transnational. Les décennies 1990, 2000 et 2010 ont été marquées par une nette diversification de l'origine sociale et géographique des migrants venant directement d'Haïti, avec notamment l'installation de réfugiés haïtiens plus instruits et d'origine urbaine (majoritairement de Port-au-Prince). Cette complexification du champ migratoire explique en partie l'hétérogénéité croissante du profil social des nouveaux arrivants à North Miami à cette époque.

L'entrepreneuriat transnational s'est rapidement affirmé comme un élément majeur de la structuration de ce champ transnational. D'une part, les communautés immigrées en plein développement en Floride ont constitué autant de nouveaux fronts pour le déploiement des activités marchandes initiées depuis Haïti. D'autre part, les migrants haïtiens ont utilisé leur connaissance des marchés culturels et de consommation haïtiens et bahaméens pour développer une activité commerciale avec ces pays en utilisant les atouts logistiques de la ville-interface floridienne. Les activités plus ou moins formelles des nouveaux entrepreneurs de la diaspora ont prospéré en accompagnant la constitution des réseaux migratoires. Ils se sont fondés sur un ensemble d'activités articulées autour d'une économie de la migration et de la circulation transnationale liant les pôles de l'espace migratoire aux îles caribéennes d'origine et de transit.

Les entreprises de multi-services symbolisent bien le fonctionnement de l'économie ethnique liée à l'immigration. On y trouve pléthore de services répondant aux besoins des immigrants récemment arrivés : services de traduction de documents officiels en anglais, photos pour le passeport, démarches pour l'obtention d'un visa, recherche d'extraits d'archives en Haïti (procédure particulièrement délicate, et qui l'est davantage depuis le séisme), actes de notariat, transferts d'argent et de nourriture vers Haïti, etc. Les entreprises de multi-services, les maisons inscrites dans les réseaux transnationaux de production et de distribution musicale haïtienne, le commerce d'importation de produits alimentaires haïtiens, les garages prospérant en partie sur l'exportation de véhicules usagés et de pièces détachées vers Haïti, les maisons de transfert, les centres d'appels téléphoniques, et les entreprises d'import-export constituaient près de 30 % de l'effectif des affaires haïtiennes de Miami en 2001. J'avais alors évalué l'effectif de ces commerces à plus de 550, soit un quasi quadruplement par rapport au recensement de Stepick du milieu des années 1980<sup>32</sup>.

La fonction marchande internationale de Little Haiti ne se limite pas à l'alimentation et à la consolidation du champ transnational avec Haïti. Les réseaux de mondialisation par la base développés par les entrepreneurs migrants haïtiens se déploient aussi à l'échelle de l'ensemble du bassin caribéen, en s'appuyant sur les atouts logistiques de la ville-interface et en reproduisant les schémas géographiques des réseaux économiques déjà existants des firmes multinationales de Miami au carrefour des deux Amériques. Ville globale attirant les multinationales et les capitaux latino-américains, la métropole est aussi un carrefour servant de point d'appui logistique aux réseaux marchands informels opérant sur une base transnationale. La multiplicité unique des connexions aériennes et maritimes directes offertes par la métropole floridienne permet le développement de territoires circulatoires à l'échelle méta-régionale au

---

<sup>32</sup> A. Stepick, « The business community of Little Haiti », *op.cit.* ; C. Audebert, *L'insertion socio-spatiale des Haïtiens à Miami*, *op.cit.*

sens que lui donne Alain Tarrus, c'est-à-dire de réseaux définis par les mobilités investies de sens social de populations qui tiennent leur statut de leur savoir-circuler<sup>33</sup>.

Localement, cela se traduit par la transformation en entrepôts pour le commerce transnational informel de locaux commerciaux désaffectés et peu onéreux dans les quartiers d'installation des immigrants. Les dépôts haïtiens de Little Haiti et hispano-antillais d'Allapattah et de Little Havana deviennent les lieux de stockage de marchandises nord-américaines acquises à bas prix pour être revendues dans la Caraïbe. Ces quartiers pauvres sont investis d'une fonction inédite témoignant du dynamisme entrepreneurial des migrants haïtiens en devenant les centres de commandement des réseaux marchands transnationaux caribéens. Ils jouent ainsi un rôle de comptoir semblable à celui que le quartier marseillais de Belzunce a par exemple pu jouer pour les réseaux marchands maghrébins dans l'autre « méditerranée ». L'activité des *madan sara*, ces marchandes haïtiennes de l'informel opérant sur une base transnationale, repose ainsi en grande partie sur la fonction commerciale internationale de Miami. Elles se fournissent dans les bazars hispaniques de la ville en chaussures et vêtements qu'elles stockent dans les entrepôts du quartier haïtien avant de les exporter vers les pays de la Caraïbe intégrés à leur réseau marchand.

Les espaces caribéens au sein desquels prennent appui les circulations des marchandes haïtiennes sont avant tout des lieux de socialisation singulière entre commerçantes circulantes et semi-sédentaires, grossistes internationaux de Miami, Panama ou San Juan, commerçants locaux sédentaires, et clients autochtones ou eux-mêmes inscrits dans une mobilité touristique. Les lieux-supports au cœur du dispositif circulatoire sont avant tout les zones franches commerciales pour l'approvisionnement (Colon à Panama, Oranjestad à Aruba, San Juan à Porto Rico, Freeport aux Bahamas et bien-sûr la Miami Free Trade Area), et les hauts lieux du tourisme international caribéen pour la revente au détail des marchandises (République dominicaine, Bahamas, Saint-Martin, Porto Rico, Saint-Thomas et Guadeloupe notamment).

### **Conclusion : La Floride du Sud, nouveau « front pionnier » de la diaspora haïtienne ?**

En définitive, malgré les difficultés rencontrées dans les premières décennies de son implantation en Floride, notamment en termes d'accès à un statut légal, d'accès au marché de l'emploi, puis de reconnaissance en tant que communauté d'intérêt, la présence haïtienne est aujourd'hui une composante majeure de la mosaïque démographique et culturelle sud-floridienne. Selon les dernières estimations du bureau fédéral du recensement, la Floride concentrerait près de la moitié des 920 000 originaires d'Haïti aux Etats-Unis, supplantant désormais largement la région métropolitaine de New York et les concentrations secondaires de la Mègalopolis<sup>34</sup>.

A l'image des entrepreneurs de Little Haiti, la communauté haïtienne de Floride du Sud s'affirme comme un *hub* connectant Haïti à cette région des Etats-Unis, et plus largement les différents pôles de la diaspora entre eux. Cette projection des territoires urbains locaux dans l'univers transnational et diasporique produit par l'émigration et la dispersion du peuple haïtien permet, au moins en partie, de relativiser les effets de relations interethniques parfois difficiles dans les quartiers de Miami. L'expansion démographique et spatiale du groupe haïtien assortie d'une indéniable pénétration du marché du travail local au bas de l'échelle socioprofessionnelle et d'une ascension politique remarquable au cours des quinze dernières années génère des crispations, en particulier dans la communauté noire étasunienne.

---

<sup>33</sup> A. Tarrus, « Au-delà des Etats-Nations : des sociétés de migrants », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 17, n° 2, pp. 37-61.

<sup>34</sup> Source: U.S. Census Bureau, 2011-2013 3-Year American Community Survey.

Cette dernière se sent en effet déclassée à la fois par les Cubains et les autres hispaniques qui contrôlent de manière croissante le marché de l'emploi local, et par les travailleurs haïtiens avec lesquels ils sont en compétition directe sur le marché des emplois de services peu ou non qualifiés. Dans l'arène politique locale, l'ascension de la communauté haïtienne à tous les échelons – municipalités de North Miami et North Miami Beach, représentation au Parlement de Floride, et plus récemment au gouvernement métropolitain de Miami-Dade – s'est systématiquement opérée au détriment de celle des Noirs étasuniens. D'un autre côté, les secondes générations d'origine haïtienne qui aspirent à une mobilité professionnelle ascendante perçoivent l'hispanisation du marché du travail local (prédominance des réseaux ethniques) comme un frein à leurs ambitions et n'hésitent pas à quitter Miami.

Point d'ancrage de la migration haïtienne depuis quarante ans, Miami apparaît de plus en plus comme une porte d'entrée, la poursuite de la mobilité géographique vers le nord devenant pour les nouveaux venus une stratégie de contournement de marchés du travail et du logement de plus en plus saturés. Elle devient aussi une nécessité dans leur quête de l'*American dream*. En conférant une nouvelle dimension à l'interface, les immigrants repoussent les marges de la diaspora haïtienne et implantent de nouvelles communautés dans toute la Floride. Ces nouveaux fronts pionniers incarnent un renversement de la logique asymétrique de type Nord/Sud car si la Floride a longtemps fonctionné comme un avant-poste des États-Unis dans la *méditerranée* américaine, elle apparaît aujourd'hui à l'inverse de plus en plus comme une tête de pont des mobilités migratoires et marchandes caribéennes en Amérique du Nord.

Dans ce dispositif spatial, la fonction des territoires ethniques de Miami évolue rapidement : ces anciennes enclaves résidentielles paupérisées se muent en lieux de passage ou de résidence transitoire vers de nouveaux territoires synonymes de « petites Caraïbes » en gestation où se développe l'entrepreneuriat haïtien. Au-delà de la métropole-carrefour de Miami, les nouveaux fronts pionniers haïtiens en Floride ont pour nom Palm Beach, Orlando, Naples ou Tampa. Quoiqu'il soit encore trop tôt pour savoir si ces pôles d'installation en devenir reproduiront l'expérience haïtienne de Miami, leur dynamique témoigne d'ores et déjà de la remarquable capacité des Haïtiens à s'adapter aux mutations récentes de l'économie et de la société étasuniennes via une pratique éprouvée de la mobilité géographique en diaspora.